



Les amateurs et les professionnels du projet réunis sur le grand plateau, avec Serge Sandor au premier plan.

# «Applaudis pour la première fois de leur vie...»

## Théâtre et société

Lundi et mardi prochains, la scène du Théâtre de Vidy-Lausanne appartiendra aux exclus, pour un «Opéra des gueux» plus vécu que jamais.

Texte: Philippe Clot  
Photos: Blaise Kormann

Revenus de loin, de très loin parfois, ils sont là, attentifs, assis tout autour d'une grande table du foyer du théâtre, solidaires, fraternels. Ces femmes et ces hommes répètent une scène de *L'opéra des gueux*, une pièce du XVIII<sup>e</sup> où se croisent voleurs, putains et recalés en tous

genres. Rien ne distingue à première vue ces gens concentrés sur leur texte de comédiens professionnels, si ce n'est peut-être un taux de tatouages plus élevé, des traits plus marqués, des regards plus profonds, plus fiers aussi. S'ils ne se permettent pas la moindre blague, c'est que leur aventure artistique approche de l'apothéose et qu'il s'agit d'être prêt. Et cette aventure, ils y tien-

## Max et Angie «Une euthanasie sociale»

«Notre couple a démarré sur une histoire de merde. Mais là-dessus on a réussi à faire pousser une fleur.» Max, 46 ans, fut un enfant adopté et maltraité, mais intelligent. Son bac en poche, ce furent ensuite vingt années de toxicomanie plus ou moins contrôlée, de trafics en tous genres, de musique (il a enregistré des disques), de voyages, de fortunes et de dettes, d'aventures et de crashes. Vingt ans de folie, jusqu'à ce que ces abus ne le mettent un jour au tapis. Angie, 41 ans, grande et belle femme pleine d'humour, c'est aussi le fruit d'une adoption sans amour, suivie de mille déboires et d'une chute

tardive dans la poudre. Cela fait dix ans que ces deux miraculés s'aiment, et quatre qu'ils sont sortis de leur prison chimique. Mais ils paieront toujours leur malchance et leurs erreurs: «La société ne sait pas répondre aux besoins des gens sortis de la toxicomanie et désireux de se réinsérer. C'est une euthanasie sociale qu'on nous réserve.» Il y a heureusement cette aventure théâtrale, cette superbaffe, comme un prélude à une renaissance possible et aux futures études en sciences sociales de Max, qui s'occupe lui-même, depuis quelque temps, de toxicomanes dans une institution.

## Hedwige «J'ai toujours tout pris sur moi»

«La vulgarité, la violence, cela m'a toujours effrayée, dégoûtée même. Or, dans ce projet théâtral, je côtoie des gens qui ont connu la drogue, la prison et d'autres problèmes graves, des gens qui jurent souvent et qui s'emportent parfois. Et pourtant nous formons un groupe solidaire, une sorte de famille. Il ne faut jamais juger trop vite.» Hedwige, 42 ans, a toujours été sage comme la bonne éducatrice de la petite enfance qu'elle était, jusqu'à ce que son divorce et des pépins de santé ne la poussent vers le chômage, il y a six ans. Aujourd'hui, elle vit du social: 1110 francs (!), dont elle mérite la quasi-totalité en

travaillant à 30% dans un EMS. Et on lui paie son assurance maladie de base et le loyer du minuscule studio qu'elle habite à Bière, où vivent ses deux enfants (qu'elle voit souvent) et son ex-mari. Mais cette petite femme, grande lectrice, vit dans la pauvreté, la vraie. Hedwige, c'est une enfance très triste, déracinée et solitaire, puis deux mariages ratés. La vie s'est refermée sur elle comme un piège, sans qu'elle n'y soit pour rien. «Mais le théâtre me donne l'occasion de m'exprimer différemment. C'est formidable de se sentir quelqu'un d'autre.» Elle veut encore parfaire son français écrit et apprendre l'espagnol.

Les deux Neuchâtelois dans leur petit appartement de Chavannes (VD).



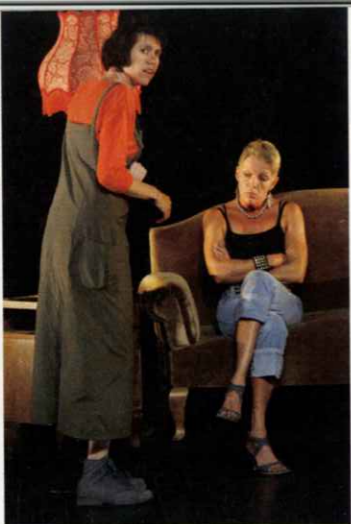
Hedwige, une petite femme malchanceuse.

nent, car elle les a sacrément regonflés, au dire de ceux qui les ont connus au tout début des répétitions.

«Il y a toujours quelque chose de thérapeutique dans une démarche de théâtre, explique Serge Sandor. On retrouve notamment l'envie de travailler, d'être ponctuel, d'être solidaire. Mais j'ai aussi assisté à de véritables rédemptions. Car on n' imagine pas à quel point cela fait du bien de se faire applaudir pour la première fois de sa vie... une vie semée d'échecs et de punitions. Mais, pour cela, il faut que le spectacle soit de qualité, avec un encadrement professionnel, comme pour n'importe quelle troupe.» Serge Sandor, metteur en scène, comédien et écrivain, s'était fait à l'époque une spécialité de diriger des gens en situation de précarité, d'introduire l'art dramatique jusque dans les prisons, de donner une tribune aux gueux de la modernité.

Confrontée à un projet d'atelier théâtral en mauvaise posture, l'association Rebound'Art l'a appelé il y a trois mois pour le mener jusqu'à son but initial: monter une pièce de théâtre sur le grand et prestigieux plateau du Théâtre de Vidy. Héritant d'une troupe déjà aguerrie, le Parisien a accepté de relever le défi, en dépit de ses engagements actuels en Turquie, où il monte un *Don Juan* avec une troupe kurde, et à Cuba, où vit sa compagne comédienne. Sandor a su canaliser les talents et les tempéraments de ces anciens toxicomanes bien de chez nous, de ces oubliés de la prospérité helvétique ou de ces déracinés craignant un renvoi dans leur pays d'origine.

Mais avant d'être thérapeutique, la démarche se veut d'abord artistique. Pour Sandor, une troupe d'amateurs chahutés par l'existence a ses avantages spécifiques. «Travailler avec des gens à la marge, c'est la garantie de retrouver une fraîcheur et un culot que les professionnels ont perdus ou que des amateurs bien insérés dans la société n'auront



Fabienne et Angie en pleine répétition.

jamais. Grâce à ces prétendus bras cassés, c'est de nouveau un vrai travail de troupe qui peut se mettre en place, alors que les professionnels auraient plutôt tendance à tirer la couverture à eux. Et, de toute manière, quel que soit notre parcours de vie personnel, le théâtre nous est aussi naturel que la parole ou le chant. Les catégories sociales ont en outre des ensembles communs. Entre les artistes et les marginaux, il y a une grande proximité, un même rapport à la galère et à la précarité. J'ai souvent entendu des comédiens dire qu'ils auraient fini par braquer une banque s'ils n'avaient pas percé.»

Outre la vista de Sandor, cette version très chantée de *L'opéra des gueux* peut notamment compter sur Daniel Perrin, qui a composé les musiques sur des paroles originales du metteur en scène lui-même. Il y a une assistante sociale,

Elodie Glauser, assurant un soutien psychologique et social, mais qui s'est fondue elle-même dans un personnage de la pièce. Il y a l'assistante Magdalena Czartoryska, vénérée par tous les comédiens pour avoir pallié les absences à l'étranger du metteur en scène.

Et il y aura surtout cette ironie de la création qui, le temps d'un spectacle, couvrira les gueux de lumière et plongera le public dans le noir.

Ph. Ct ■

«L'opéra des gueux», de John Gay, Théâtre de Vidy-Lausanne, les 28 et 29 juin à 20 h. Réservations au 021 619 45 45.

## Fabienne «J'étais du côté des gagnants»

Elle avait 20 ans et faisait du vélo, de la voile, du handball, de la varappe. Elle venait de passer une maturité commerciale et s'apprêtait à bouffer le monde, avec sa grande gueule et sa grande taille. Mais un jour de 1983, Fabienne, 41 ans, s'est fait shooter par une voiture sur son vélo de course. Elle s'est d'abord relevée, mais en s'évanouissant, son crâne s'est brisé sur le bitume. Une deuxième chute qui la plongera dans le coma et qui se soldera par une hémiparésie. «Il y a eu trois étapes dans ma vie, analyse-t-elle. D'abord une période physique avec le sport, ensuite intellectuelle avec des études

d'informatique après mon accident, et maintenant une existence confrontée à l'exclusion.» Elle a monté une boîte avec son ami de l'époque, qu'elle avait connu une année avant le drame. Ensuite, elle est partie seule en Afrique et en Inde. Elle s'est mariée avec un autre homme et s'est séparée. Elle travaille aujourd'hui dans le social à 25% et bénéficie d'une rente qui lui assure un revenu de 4000 francs. «Ce qui me manquait le plus, c'était de ne pas pouvoir faire quelque chose avec les autres. Le théâtre me permet enfin d'être acteur à part entière, avec ma personnalité et mon handicap.»

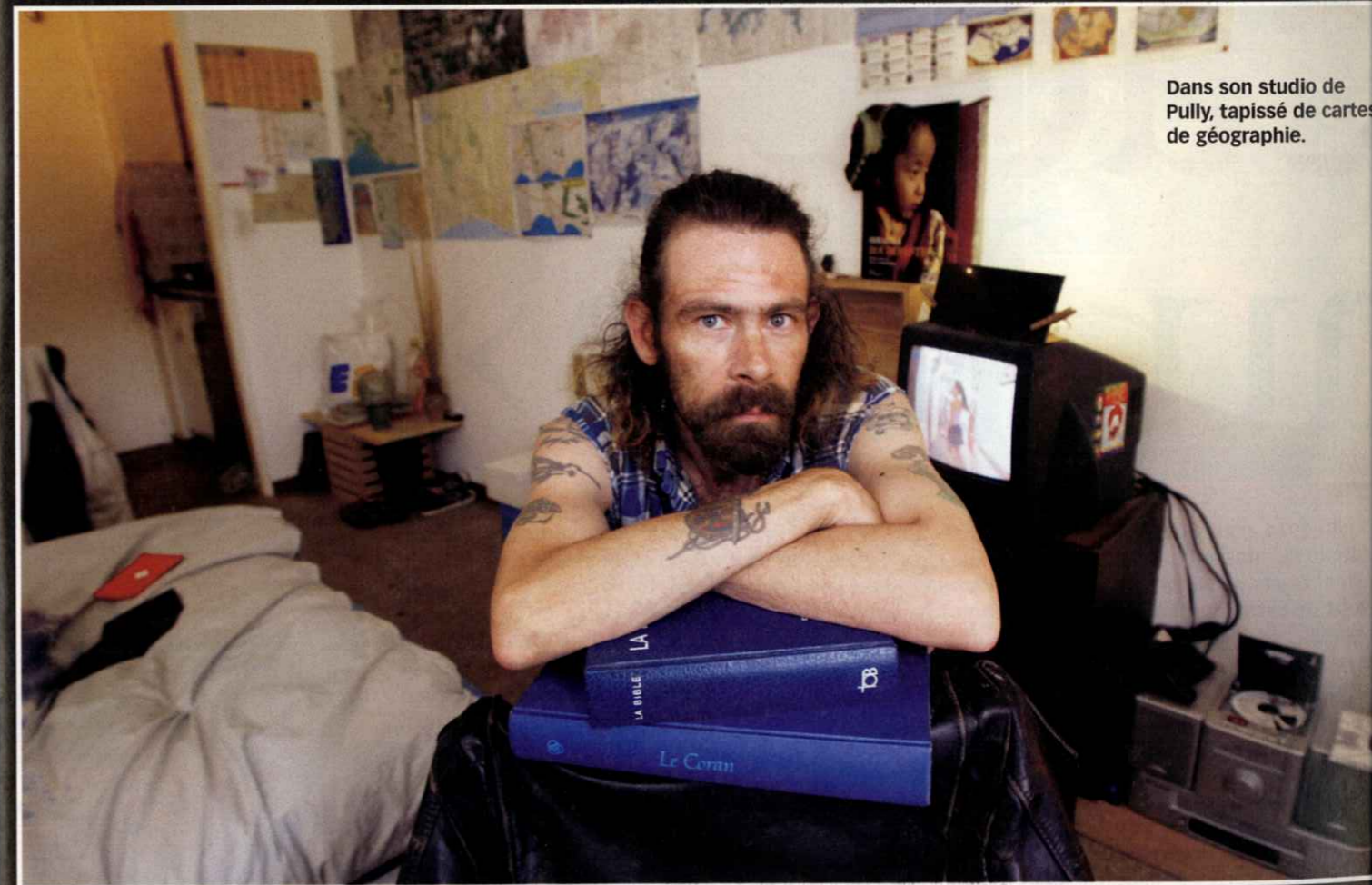


Vingt ans de lutte pour se réinsérer dans la vie sociale.

## Jean-Luc «Je voulais être chirurgien»

Il parle vite et bien. Il a du vocabulaire, Jean-Luc, 44 ans. Le personnage est fascinant et excessif. Hormis une dysgraphie non décelée à l'époque, il aurait pu mener une vie tranquille. «Je voulais devenir chirurgien. Je disséquais des animaux morts. Mais tout a basculé à l'âge de 14 ans, à la mort de ma grand-mère maternelle, qui m'adorait et que j'adorais. Un énorme choc. Rien n'a plus été comme avant.» L'ancien apprenti cuisinier, arrivé deuxième aux examens finaux sur 285, l'ancien rockabilly, l'ancien organisateur de hold-up, l'ancien chef de rayon, l'ancienne figure des branchés lausannois des années 70-80,

l'ancien taulard se retrouve aujourd'hui au social, avec 1200 francs par mois, loyer payé. «C'est pas assez pour manger à ma faim, mais si je recevais plus, je grillerais tout pour faire la fête!» Et de reprendre une citation d'Ian Dury, figure mythique de la new wave: «Faut être chaud ou froid. Si tu es tiède, le Seigneur te recrachera de la bouche.» Ce n'est pas le fait de jouer la comédie qui plaît le plus à cet érudit en histoire des religions, c'est le processus dans son entier, l'aspect organisationnel et les projets de thérapie par le théâtre qu'il espère lui-même pouvoir développer pour d'autres bras cassés.



Dans son studio de Pully, tapissé de cartes de géographie.